

Itinérance créatrice
Voyages sans lieux

Publié :

« La création comme itinérance », *Cahiers*, « Artistes en transit », 35, Aut- 1987, p. 2.

La création comme itinérance

On voyage pour voir, pour aller vers des images que l'on a vu dans des livres, sur des affiches, ... pour aller au-delà de la description, retrouver les lieux qui excèdent les descriptions dans lesquelles on va au devant d'eux et toutes les images que l'on en retire lorsqu'on revient. Car on ne peut défenestrer le paysage, et libérer les lieux - et non seulement les lieux mais aussi les mouvements - de leur enfermement dans la référence culturelle. On voyage pour voir, pour redécouvrir l'acte de perception comme parcours, pour le déplier (c'est-à-dire se l'ex-pliquer à soi-même) et le parcourir dans son entier, ou pour l'interrompre ne serait-ce que pour mettre en évidence comment le fait de voir constitue le visible : il semble d'abord que l'on ne saurait découvrir le pays que dans un itinéraire obligé, mais c'est l'arbitraire de ce rendre-visible qui est mis évidence, celui-ci se donne une plus grande liberté : par l'espace parcouru dans le monde on redessine l'espace de perception dans lequel viennent se différencier les formes.

Partir est-ce bien aller jusqu'ailleurs, et revenir est-ce avoir mené à terme le voyage ? Nous sommes en transit de n'y parvenir tout à fait. Alors on veut rejouer le voyage dans la création, on veut rejouer le voyage dans le voyage. Il y a des voyages qui doivent être rejoués pour en libérer tout l'effet de dérive, pour faire "courir" la main sur le papier dans le dessin, pour "pousser" les mots les uns devant les autres dans l'écriture, etc. Il faut rejouer le voyage pour découvrir la simultanéité du commencement et de la fin, pour retrouver par quels sillonnements les choses se mettent en place. On peut alors en franchir les étapes, ou encore retrouver - dans un abandon imperceptible - l'errance.

Alors l'errance est regard, c'est faire violence aux lieux communs.

Rejouer le voyage : à poursuivre une trace dans l'imaginaire (ou dans la mémoire lorsque ce dernier se donne comme répétition) on revient au plus près de la précision hallucinante du réel. Parfois un léger décalage occasionne un transport, nous rapproche du lointain, c'est-à-dire d'un espace devenu subjectif et varié. Voyager c'est parfois se déjouer, se laisser porter de côté même si tout nous fait aller de l'avant. Aller vers des lieux où l'on ne peut plus dessiner d'itinéraires : échapper à l'uniformité de l'espace, en explorer les variétés, comme si l'on pouvait rencontrer chaque fois dans le singulier les confins du monde, comme si encore - à s'absenter de nos réseaux de reconnaissance sociale on pouvait devenir plus personnel.

Dans une vision amérindienne de l'univers, le lointain a les contours flous du rêve; dans notre occidentalité, tout ce qui est subjectif apparaît lointain. Raymond Roussel a

intitulé *Impressions d'Afrique* ses voyages dans une caravane sans fenêtre dont il ne sortait pas <" de tous mes voyages, je n'ai jamais rien tiré [...] chez moi l'imagination est tout. ">. En peinture le Douanier Rousseau s'inventait des végétations tropicales en regardant les géraniums de sa fenêtre. Tout cela paraît ailleurs alors que c'est au plus près. Comment ne pas être ailleurs sitôt que l'on est autrement. On est partout en transit, on ne peut fuir l'impermanence. Pourtant la création est d'abord une stance immobile contre la précipitation mercantile et aussi une fuite contre l'insistance à se fixer (consulter le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre).

Il faut anticiper pour recueillir. Lorsqu'on considère tout ce qui passe à notre portée - et tout ce dont on saisit l'occasion seulement parce cela ne passera pas deux fois, on est écrasé. Il faut avoir le temps d'aller au devant des choses, d'en préparer la place, de mettre notre désir en campagne. Il faut alors se mettre en suspens, en transit, à la rencontre des choses. Car aujourd'hui tout est accessible, partout : c'est l'impérialisme de la captation visuelle qui ramène tous les temps (stratifiés dans le sol) dans la saisie de l'instantané (qui sera indéfiniment répétable sur une même surface). Il faut étaler, étirer, ... les choses (la perception, l'approche, la chose elle-même), il faut leur donner l'épaisseur du temps que l'on "prend" à faire de la peinture, à écrire, etc. Retrouver la valeur du temps qui n'est pas celle de l'argent : ce qui n'est pas remonter le temps dans l'illusion d'échapper au présent ou encore s'exiler dans la couleur pour échapper à la grisaille.

Œuvres au retour d'un voyage dont on n'est pas encore tout à fait « revenu », à la recherche d'une continuité par le récit. Ils ont été écrits pour éprouver une permanence dans un monde transitoire, pour éprouver sa distance comme étranger dans une communauté intangible. Lorsqu'on est partout chez soi, riche du ciel étoilé. Ils trouvent parfois les accents ingénus de ceux qui - à force d'aller et venir - se croient venus de nulle part, issus de quelque continent inconnu : ils se sentent appartenir à leur conception du monde plutôt qu'à un monde réel, et découvrent - contre toute attente - une multiplicité de signes par lesquels ils retrouvent ici-même un ailleurs. L'artiste est en transit car il refuse une définition du lieu, il éprouve le caractère subversif qu'il y a de vivre comme si les choses étaient autrement. Comment établir leur trajectoire?

Nous ne devons jamais cesser d'explorer
Et la fin dernière de notre exploration
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de connaître ce lieu pour la première fois
T.S. Eliot, *Little Gidding*